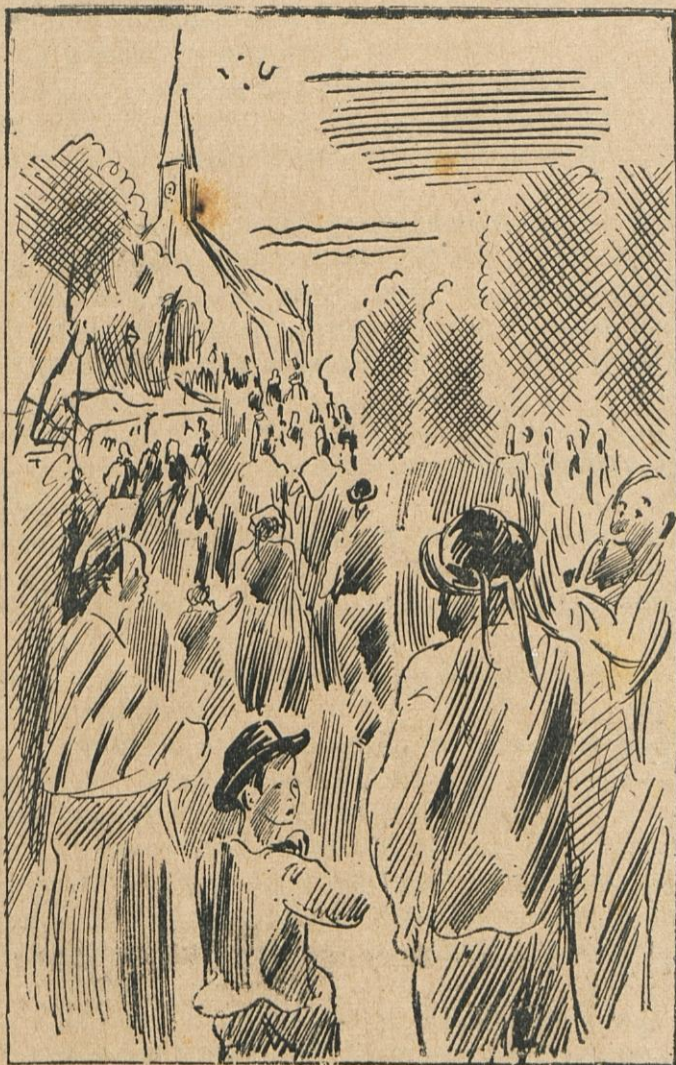


N° 155 Prix : 1 fr. 20

Belgique 1 fr. 50



*Les femmes se hâtaient vers l'église, dont le clocher
émergeait d'un fouillis de verdure. (p. 4867)*

C. I.

LIVRAISON 617

Comme il était loin des espoirs qu'il nourrissait avant de pénétrer dans cette pièce?...

— Mais, reprit-il, si j'admets que dans l'affaire du bastion, j'ai été maladroit et que l'affaire puisse être rendue publique, celle du comte Pillato n'a pas été, que je sache, ébruitée...

— Non, parce que les gouvernements italien aussi bien que français n'avaient pas intérêt à dénoncer eux-mêmes leur accord... Et aussi, parce que le comte Pillato était assez légèrement blessé et que, de plus, vous ne vous étiez emparé que d'un papier sans la moindre valeur...

— Un papier sans valeur, s'exclama Smolten.

— Eh oui! je vais vous en donner la preuve, riposta le colonel Natter.

Il se rapprocha de sa table et ouvrit l'enveloppe officielle.

— Voyez, dit-il, tendant le contenu, une feuille de papier blanc, à son interlocuteur.

Celui-ci était littéralement suffoqué. Il n'en pouvait croire ses yeux.

— Comment! s'exclama-t-il; ce n'est pas possible! A moins que le message soit à l'encre sympathique...

Le colonel Natter haussa les épaules.

— Les traités ne s'écrivent jamais à l'encre sympathique, dit-il d'une voix railleuse. D'ailleurs, si vous réfléchissiez que je savais que cette enveloppe ne contenait rien avant même de l'ouvrir, vous vous seriez épargné cette réflexion stupide.

— C'est vrai... c'est vrai... marmotta Smolten; mais je ne comprends plus rien à tout cela... Comment le saviez-vous?...

— Eh! tout simplement, mon cher, parce que nous avons d'autres espions que vous; que nous savons que le

message est arrivé à bon port et que le comte Pillato, blessé peu grièvement, a pu reprendre, avec sa fille Laura, le chemin de Rome, avant-hier...

— Sa fille Laura!

— Oui, vos étonnements continuent... Vous ignoriez même que le comte voyageât avec sa fille... Eh bien! voici l'explication : plusieurs messagers sont partis de Rome, en même temps que le comte Pillato, l'un d'eux était la signorina Pillato elle-même et l'un de ces émissaires, nous ne savons lequel, portait le véritable document. De sorte que les autres pouvaient tous tomber sous vos coups, si celui-ci vous échappait, sans que pour cela, vous ayez gagné quoi que ce soit...

Smolten était anéanti :

— Je n'avais pas pensé à cela... bégaya-t-il.

— On ne pense pas à tout, répondit le colonel Natter d'un ton moqueur. En cette affaire même et en la suivante, je le répète, vous n'avez même pensé à rien... Si vous aviez déployé là le sixième seulement de l'astuce que vous avez employée pour vous emparer de la fortune de votre ancien maître Baharoff, j'aime à croire que vous auriez réussi... Car vous avez fait là un coup de maître, en évitant de son héritage la pseudo-baronne de Zwanze, cette charmante Amy Nabot, que Baharoff avait reconnu pour sa fille...

Il se tut un instant, puis reprit :

— A propos, qu'est-elle devenue?

— Morte à Constantinople, répondit Smolten, en voyage de noces ou quelque chose d'approchant avec James Wells.

— Vous lui en aviez fait voir de cruelles, persifla encore le grand chef de l'espionnage allemand. Mais parlons sérieusement : vous ne vous attendez pas à recevoir la moindre récompense pour ce mauvais travail, n'est-

ce pas?... Bon! Je vois que vous êtes devenu raisonnable. Vous allez donc me remettre votre démission, datée d'il y a un mois, et vous partirez pour le Cameroun, par le prochain paquebot. Vous êtes assez riche pour vous payer quelques mois d'exploration à vos frais. Nous sommes d'accord?...

Smolten, le visage fermé, s'inclina.

Qu'eût-il pu objecter?... On ne lui demandait pas son avis, on lui donnait un ordre... Il ne pouvait qu'obéir....

Il poussa un soupir de regret, pensant aux joies qu'il s'était promises et qui s'évaporaient ainsi; en pensant aussi à la toute charmante Marguerite Gerbert, qu'il n'avait pas vue depuis un certain temps et qui, peut-être, l'oublierait si son absence devait se prolonger.

Il s'inclina devant le colonel et, en proie à toutes ces tristes pensées, il quitta la maison des bords de la Sprée.

Pendant ce temps, le colonel Natter examinait avec soin les documents que lui avait apporté Smolten et un sourire sarcastique jouait sur ses lèvres.

— Du bon butin! murmura-t-il. Dommage que cet imbécile ait été se faire « poisser » par cette gamine... Mais tant pis pour lui!...



CHAPITRE DXC

DEUX COQUINS

Smolten, après son entrevue avec le colonel Natter s'était hâté de regagner l'hôtel où il était descendu.

Il lui fallait obéir, rédiger cette démission exigée par son chef, partir...

Le colonel Natter n'avait-il pas fait allusion voilée à des sanctions s'il n'obéissait pas?...

Il pénétra dans l'hôtel d'un air maussade et s'assit dans le hall où il se fit apporter un porto et l'horaire.

Puis il demanda de quoi écrire.

Au bout d'une heure, il en avait fini avec ces multiples formalités qui lui étaient imposées pour rompre avec son ancienne vie; il monta dans sa chambre, prit un bain, s'habilla et redescendit au restaurant où il se fit servir un menu choisi.

Ce repas, dégusté sans plaisir, tant ses préoccupations présentes l'empêchaient de trouver du plaisir à quoi que ce fut, il alla boucler sa valise, enfiler un pardessus de voyage et, ayant sonné, demanda au valet de chambre de lui faire appeler une voiture.

Le valet acquiesça, prit la valise et quelques minu-

tes plus tard, Smolten montait dans un véhicule qui le conduisit à la gare.

Le lendemain matin, il se trouvait dans un hôtel de Hambourg et s'informait du premier paquebot à destination de l'Afrique.

Mais aucun ne partait avant le surlendemain.

Smolten pesta intérieurement; il lui faudrait tuer quarante-huit heures dans cette ville qu'il ne connaissait pas et n'aimait pas.

Mais il n'y avait qu'à se résigner...

Bon gré, mal gré, il fallait attendre.

L'ex-attaché se mit donc à errer par les rues de la ville, sans but précis. Soudain, comme il s'arrêtait devant la vitrine d'une agence de navigation pour contempler les maquettes des paquebots en miniature qui y étaient exposées, il sentit qu'on le regardait avec insistance.

Etait-il donc surveillé?

Résolu immédiatement à en avoir le cœur net, l'ex-attaché se détourna.

Un homme, en effet, se tenait tout près de lui, et le considérait avec attention. Et, soudain, l'inconnu s'approcha, la main tendue :

— Herr Smolten, si je ne me trompe? dit-il en allemand.

Smolten reconnaissait vaguement ces traits, cette physionomie, cette voix....

— Ah! s'exclama-t-il, à son tour, je vous reconnais. Vous êtes Dubois du bureau de Renseignements français, n'est-ce pas?

— J'étais... répondit Dubois, appuyant sur le verbe. Je ne sais s'il en est de même en Allemagne; mais il ne faut pas s'imaginer que les services secrets ont de la reconnaissance pour ceux qui les ont bien servis... Au contraire, tout au moins en ce qui me concerne... Je suis

dans une situation assez étrange : je suis obligé, maintenant, de chercher un refuge en Allemagne pour avoir trop bien servi la France, pendant des années...

Smolten eut un sourire...

La situation de l'agent français ressemblait étrangement à la sienne. Qui sait si ce n'était pas la Providence qui le lui envoyait come compagnon ?

— Monsieur Dubois, dit-il tout haut, tandis que de nombreuses pensées naissaient dans son esprit, je n'ai pas de conseils à vous donner ; mais si vous êtes mal avec le gouvernement français, vous feriez mieux de ne pas rester en Allemagne, car notre gouvernement, actuellement, tient à être agréable aux gouvernements voisins...

— Vraiment ? interrogea Dubois, qui avait pâli.

— Je vous en donne ma parole...

— Mais alors, où irai-je ?

— Faites comme moi, répondit l'allemand, partez pour l'Afrique. Je vais y faire une saison de chasse ; accompagnez-moi ; quand vous reviendrez, votre affaire sera sans doute oubliée et vous aurez encore de beaux jours devant vous.

Dubois resta pensif quelques instants, puis il demanda :

— Vous êtes en disgrâce ?...

— Ce n'est pas précisément le cas, riposta Smolten, en souriant, car il n'avait pas l'intention de faire des confidences au belge ; mais comme je me suis trouvé quelque peu en désaccord avec certain de mes chefs, j'ai pris un congé. Quand j'aurais chassé quelques mois en Afrique, les nerfs de tout le monde seront reposés et nous reprendrons nos tâches habituelles, sans nouveaux heurts...

— Oui, dit Dubois, votre proposition est tentante ; mais vous êtes plus privilégié que moi... Mes pauvres

moyens ne me permettent pas une saison de chasse en Afrique...

— N'est-ce que cela, cher Monsieur?... Je mets bien volontiers ma bourse à votre disposition; aussi bien, j'avais besoin d'un compagnon et je pensais à me chercher un secrétaire; vous êtes donc le bienvenu...

— Si c'est ainsi, répondit Dubois, vous me mettez à l'aise et je vous répondrai alors, que nulle offre ne pouvait me faire plus de plaisir.

— Alors donc, venez avec moi, nous allons retenir nos places sur le paquebot qui nous emportera au Cameroun...

Quelques heures plus tard, leurs billets en poche, les deux aventuriers dînaient gaiement dans un palace, en écoutant la musique viennoise que distillait l'orchestre...

Et ils achevèrent la soirée dans un music-hall.

Quand ils rentrèrent à leur hôtel, après avoir joyeusement sablé le champagne jusqu'au matin, dans une boîte de nuit en compagnie de vertus peu farouches, les deux hommes étaient amis...

La morgue de Smolten avait entièrement fondu pendant les libations et Dubois envisageait, avec quelque plaisir, les quelques mois à passer dans la brousse avec cet homme, hier encore un inconnu, ou presque, pour lui...

Et puis, ne serait-ce pas un moyen certain de s'assurer l'impunité?

Vers midi, il descendit dans le hall de l'hôtel et s'informa de son compagnon; mais on lui répondit que celui-ci n'avait pas encore sonné.

Il s'installa commodément dans un fauteuil et, en attendant, se mit à lire les nouvelles. Mais rien ne l'intéressait et il allait commencer à s'impatiser, lorsque Smolten parut.

Ils se serrèrent la main et Smolten s'écria :

— Encore un jour à tuer sur la terre ferme, mon cher ami; tâchons de le tuer gaiement...

Pour commencer, ils déjeunèrent avec appétit; puis ils se firent conduire dans les environs de la ville...

Mais ils n'avaient pas l'âme assez idyllique pour que la campagne allemande les intéressât; ils revinrent vers la mer...

Quant à la soirée, son emploi était tout tracé : ils recommenceraient comme la veille : souper fin, libations, music-hall, cabaret, danses et femmes...

Et, en achevant d'énumérer ce programme, Smolten éclata d'un gros rire :

— Prenons-en pour plusieurs mois, mon cher; il se passera quelque temps avant que nous ne puissions tirer une bordée, de nouveau...

— Oh! il y a Dakar!... dit Dubois.

— Peuh!... des négresses! dit Smolten d'un air dédaigneux...

— Bah! Faute de grives, on mange des merles! riposta l'autre.

Et sur ce ton de plaisanterie, la conversation continua jusqu'au soir, qui fut, comme la nuit, employé comme ils l'avaient décidé...

Le lendemain, dès onze heures, ils quittaient l'hôtel pour monter à bord du paquebot qui devait lever l'ancre à midi. Ils eurent le temps de s'installer commodément dans les cabines qui allaient être, pendant plusieurs jours, leur domaine et purent monter sur le pont pour voir le navire se détacher du quai.



CHAPITRE DXCI

L'ANARCHIE

Jacques Valbert venait d'arriver à Genève.

Il avait l'intention d'y attendre la réponse à la dépêche qu'il avait, de Turin, expédiée au chef.

Or, cette réponse n'était pas encore arrivée.

Le reporter était descendu dans un hôtel du boulevard des Philosophes, en plein centre de Genève et, après avoir pris un bain et s'être restauré, comme le soleil brillait, il avait pensé n'avoir rien de mieux à faire que de diriger ses pas vers le château Borel.

Niché parmi les arbres et les buissons de son parc négligé, le château Borel jouissait, vers le début du siècle, d'une certaine célébrité, due aux personnages qu'il abritait : de célèbres millionnaires révolutionnaires russes.

Le journaliste, même aux heures de loisir, avait sans cesse l'esprit en éveil et il eut bien voulu savoir ce qu'étaient au juste, ces mystérieux personnages dont tout Genève parlait.

Mais la grille du parc était fermée et Jacques Valbert n'y vit d'autres personnes qu'une femme sans âge,

assez mal peignée, qui se promenait avec un chat dans ses bras.

Le jeune homme eut bien voulu attirer l'attention de cette femme et la faire parler; mais aucun moyen ne s'offrant à lui, il y renonça et reprit sa promenade, en se dirigeant vers les bastions.

Comme il passait la grille, son regard fut accroché par une fine silhouette de jeune fille qui marchait à pas lents dans l'allée.

Et plus il approchait, plus il lui semblait reconnaître cette silhouette. Quand il arriva à la hauteur de la promeneuse, qui allait à pas très lents, il jeta un petit regard de son côté et s'exclama soudain:

— Je ne trompe pas; c'est bien vous Kyra Casimirovna?...

— C'est bien moi, répondit la jeune fille. Mais quel hasard de vous rencontrer ici?...

— Vous savez bien que je suis un perpétuel errant, selon les besoins de l'actualité. C'est à vous, plutôt, qu'il faut poser cette question. Vous avez donc quitté la Russie de nouveau?...

— Oui, répondit la jeune fille; il le fallait pour obéir au désir de Victor.

— Que devient-il? demanda Jacques Valbert.

Ce jeune homme, d'environ son âge, avait été son condisciple à la Faculté des lettres et c'était ainsi qu'il avait connu la famille Aldinoff, mère, fils et fille.

— Nous sommes très inquiètes, car nous n'avons plus de ses nouvelles depuis plusieurs mois...

— Pas de nouvelles! bonnes nouvelles! dit gaiement Valbert.

— Pas en Russie, soupira la jeune fille, si bas que son compagnon put à peine saisir ses paroles.

Il la considéra avec attention :

— Etes-vous inquiète, Kyra?

— Il y a vraiment si longtemps que nous n'avons rien reçu!...

Et sans laisser le temps à son interlocuteur de prononcer des paroles rassurantes et banales, elle ajouta d'un ton fébrile :

— Il y a pis que cela. J'ai écrit à des amis de Saint-Pétersbourg. Ils ne l'ont pas vu depuis deux mois. Ils le croyaient près de nous et étaient même un peu fâchés qu'il eût quitté la Russie sans prendre congé d'eux. On est allé voir dans la maison où il logeait; mais il en était parti, on ne savait pour où.

On n'avait nulle part revu son frère. Et l'on avait même dit à l'ami qui s'inquiétait de lui qu'il n'était pas venu chercher son courrier...

Mais la police avait pris les dernières lettres.

Valbert regarda sa compagne qui marchait tête baissée.

Autour d'eux quelques flocons de neige commençaient à voltiger. Le rayon de soleil d'une heure auparavant s'était évanoui et le ciel s'était assombri.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé?

Elle eut un mouvement léger des épaules:...

— On ne peut jamais savoir, dit-elle... En Russie...

Elle eut un mouvement léger des épaules.

— On ne peut jamais savoir, dit-elle...

— En avez-vous parlé à votre mère?

— Pas encore; j'hésite... Mère n'est pas bien... Et puis, Victor est tout pour elle... Je suis venue me promener pour chasser l'impression produite en moi par cette lettre...

— Que craignez-vous donc? demanda le journaliste.

— Oh! s'exclama-t-elle, d'une voix vibrante, ce que je crains le plus, c'est l'incertitude. Il y a des gens qui disparaissent sans laisser de traces... Oui... qui disparaissent... Vous autres, occidentaux, vous ne concevez pas

cela; toutes ces idées de complots, de conspirations politiques, vous semblent des inventions de théâtre ou de romans...

— Que non, soupira Valbert. Nous avons aussi nos anarchistes en Occident, vous savez...

— Ce n'est pas la même chose, trancha Kyra. Moi, j'ai peur... j'ai peur du silence s'il se prolonge, pour ma mère... Elle ne pourra pas le supporter. Et j'ai peur aussi pour mon frère... J'ai peur de tout...

Ils étaient arrivés à la porte, en face le théâtre. Elle reprit :

— Mais il y a des gens perdus qui reviennent, même en Russie... Savez-vous quel est mon dernier espoir? Peut-être le verrons-nous entrer un soir dans notre appartement.

Elle donna son adresse à Valbert, l'invita à venir prendre une tasse de thé, s'il restait quelques jours à Genève. Il leva son chapeau et, avec une légère inclinaison de la tête, elle sortit du jardin.

Lentement, Jacques Valbert se dirigea vers son hôtel. Ce si sympathique Victor Aldinoff serait-il mêlé à qu'elqu'une de ces conspirations qui étaient le pain quotidien de la Russie à cette époque troublée?

Chemin faisant, il s'arrêta pour prendre des journaux.

Puis il s'installa confortablement dans le salon de l'hôtel et se mit à chercher les correspondances en Russie. Un seul journal en publiait une et le premier nom qui frappa les yeux du reporter fut celui d'Aldinoff.

La mort de M. de Plehwe n'était plus un fait d'actualité, mais un correspondant du journal était fier d'avoir découvert une information de source privée, concernant ce chapitre de l'histoire contemporaine.

Président de la fameuse commission de répression et ministre d'Etat, investi de pouvoirs extraordinaires,

ce personnage fanatique servait le tzar en envoyant en prison, en exil, à l'échafaud, hommes et femmes, jeunes et vieux, avec une activité inlassable. Il s'était appliqué à extirper du pays les derniers vestiges de ce qui pouvait, dans les institutions, rappeler, fut-ce de très loin, la liberté, et son impitoyable persécution de la nouvelle génération, semblait viser à la destruction même de tout espoir de liberté.

Ce personnage exécré semblait ne pas concevoir la haine qu'il inspirait et il prenait très peu de précautions pour sa sécurité. La vigilance de la police l'avait, sans doute, sauvé bien des fois; mais de la conspiration tramée contre sa vie, elle ne sut rien.

M. de Plehwe se rendait au chemin de fer, en traîneau découvert, attelé de deux chevaux, avec un valet de pied et un cocher sur le siège. La neige tombait à gros flocons. Comme l'attelage tirait à gauche pour tourner une rue, le valet de pied remarqua un paysan qui marchait lentement au bord du trottoir, les mains enfouées dans les poches de sa touloupe en peau de mouton. Lorsque le traîneau arriva à sa hauteur, le paysan se retourna brusquement et leva le bras. Il y eut, au même instant, un choc terrible, et une détonation assourdie par la neige qui tombait drue. Les deux chevaux gisaient sur le sol, déchiquetés, et le cocher, précipité de son siège, était mortellement blessé. Le valet de pied, le seul qui ne fut pas tué, n'eut pas le temps de distinguer le visage de l'homme qui avait fui après avoir jeté sa bombe.

Rapidement alertée par le bruit, une foule s'était rassemblée autour du traîneau. Le ministre était sorti indemne de la voiture en miettes et il se tenait près du cocher qui râlait.

Ce fut alors qu'un jeune homme de haute taille, immobile jusque-là sous une porte cochère, s'avança rapi-

dement dans la rue et, par dessus la tête des badauds, lança une deuxième bombe.

L'engin frappa le ministre à l'épaule et explosa avec une violence effroyable: il coucha mort le ministre, acheva le blessé et ne laissa plus rien du traîneau.

La foule se dispersa avec un cri d'horreur et s'enfuit dans toutes les directions : seuls restaient sur place les morts et les blessés.

Personne n'osa approcher de nouveau, jusqu'à ce qu'une patrouille de cosaques arrivât sur les lieux. Sauvant à bas de leurs chevaux, les soldats commencèrent à retourner les morts. Parmi les victimes de la seconde bombe, on trouva un homme vêtu d'une touloupe de peau de mouton; mais ses traits étaient méconnaissables et l'on ne trouva aucun papier dans ses poches.

Ce fut le seul mort que l'on ne put identifier.

Et, maintenant, après plusieurs mois, ce rédacteur curieux avait trouvé le nom d'Aldinoff et construit le récit de son arrestation nocturne dans la rue...

Valbert eut un serrement de cœur en pensant aux deux pauvres femmes solitaires qui attendaient le retour de celui pour qui elles vivaient...

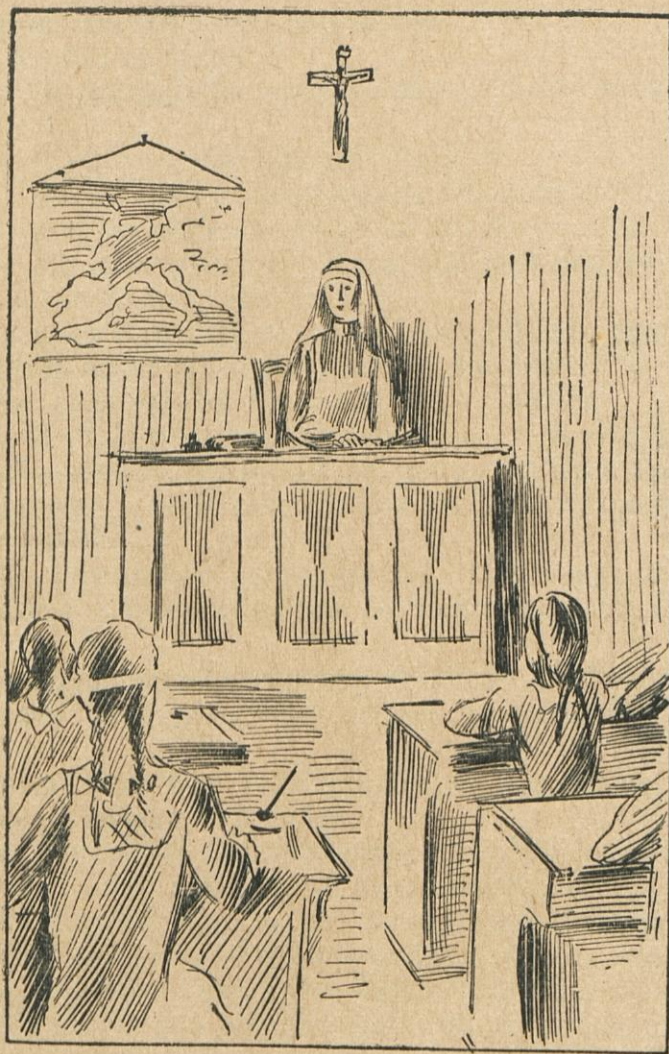
Dès sa première heure, le lendemain, il s'achemina vers le logis des deux dames et la première chose qu'il vit, en entrant au salon où se tenait Kyra, vêtue d'une robe noire, fut, sur une table, le numéro du journal plié à l'endroit de l'article néfaste.

La mère parut presque tout de suite; elle demanda d'une voix particulièrement faible :

-- Vous ne savez pas d'autres détails?..

Jacques Valbert laissa aller la main longue et amargie qu'elle lui avait tendue et secoua négativement la tête.

Mme Aldinoff détourna la tête vers la fenêtre, puis



La dernière leçon se prolongeait dans la paix et le calme.

(p. 4875)

C. I.

LIVRAISON 519

elle dit en considérant le journaliste de son regard nouveau, sombre et éteint :

— Ce journaliste... croyez-vous qu'il ait connu mon fils?...

— C'est possible, répondit Valbert

— Si l'on savait quelle espèce d'homme c'est, murmura-t-elle, peut-être pourrait-on lui écrire...

— Ma mère pense, dit Kyra, que mon pauvre frère n'a rien fait pour se sauver.

Jacques Valbert leva sur la jeune fille un regard de sympathie consternée; mais celle-ci considérait sa mère avec des yeux calmes. La vieille dame continua :

— Il avait une foule de jeunes amis, de disciples... Ils l'idolâtraient. On aurait pu penser qu'avec tant de dévouements... Mais nous ne savons ni leurs noms, ni leurs adresses...

Elle tourna de nouveau les yeux vers la rue où l'on ne voyait à ce moment qu'une petite fille jouant à la marelle.

— Même parmi les apôtres du Christ, il s'est trouvé un Judas ! murmura-t-elle comme se parlant à elle-même.

Jacques Valbert était impuissant à consoler cette douleur ; il se leva, prit congé.

Le journaliste avait transmis lui-même à son journal ce qu'il avait appris ainsi à Genève. Et, au lieu de la dépêche du chef, il en reçut une le priant de continuer son enquête à Genève sur les milieux révolutionnaires.

Le soir même une lettre explicative lui arriva : on avait pu savoir que Smolten était rentré en Allemagne, par conséquent, il était inutile de le poursuivre. Mieux valait rester à Genève. Les attentats, se multipliant contre les têtes couronnées, il fallait redoubler de vigilance et les empêcher autant que possible. Le roi d'Espagne allait, dans quelques mois, venir à Paris, Valbert ferait

œuvre utile, si dans ce creuset du révolutionnarisme international qu'était Genève, il découvrait trace d'un complot contre le roi d'Espagne, surtout si ce complot devait être mis à exécution en France.

Le chef terminait par ses paroles :

« Il ne faut jamais dessiner le diable sur le mur et je ne pense pas qu'il y aura complot ; mais, comme vous le savez, il vaut mieux prévenir que guérir et être aux aguets...

« Et puisque le hasard vous a mené là-bas, restez-y quelque temps pour voir si les nihilistes n'étendraient pas leur action sur l'Europe entière et particulièrement sur notre pays.

Valbert avait obéi, quoiqu'il eut de beaucoup préféré rentrer en France. Le sourire de Solange lui manquait tellement !...

Il était retourné chez les dames Aldinoff et il avait eu la désagréable surprise de s'y trouver en face du locataire du château Borel : le grand révolutionnaire ; cet homme extraordinaire qui s'était évadé de Sibérie en traînant les boulets qu'on lui avait attaché aux pieds et avait dû vivre, pendant des semaines entières, comme une bête féroce au fond des bois.

Quand il en était sorti, il ressemblait plus à un orang-outang qu'à un homme . Enfin, la femme d'un forgeron avait eu pitié de lui et, à la nuit, elle avait amené son mari auprès du fugitif pour qu'il le délivrât. On lui donna aussi des vêtements convenables et quelques roubles. Ainsi, il finit par gagner l'occident à la manière de tout le monde.

En débarquant en Europe, il s'était mis à écrire son autobiographie... Maintenant, l'héroïque fugitif, ainsi que le nommaient tous ses amis, était le commensal d'une grande dame en exil, qui avait des prétentions à la domination de la pensée moderne.

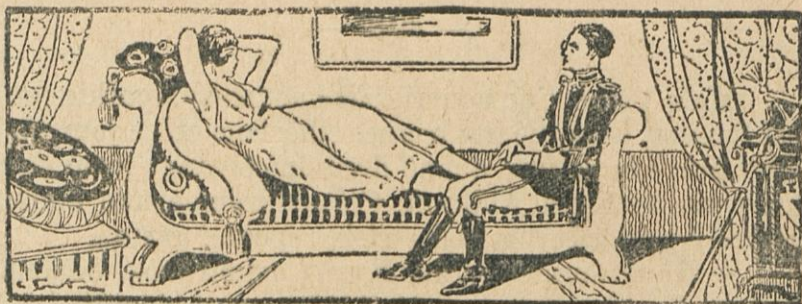
Mais Valbert ne nourrissait aucune sympathie pour cet homme, échappé des bagnes sibériens et, ce jour-là, il était prêt à se retirer, quand il vit une étrange lueur dans les yeux de Kyra Aldinoff. C'était comme une muette prière à prolonger sa visite et le reporter resta...

— Nous nous reverrons Kyra Casimirovna. Ce jeune homme dont je vous ai parlé viendra aussi bientôt...

Là-dessus, Kyra se leva un peu brusquement. L'homme ne s'y attendait certainement pas et, rejetant sa tête en arrière, il la considéra un instant, à travers ses lunettes sombres. Cependant, il se ressaisit et se leva.

— L'arène! il faut descendre dans l'arène, Kyra Casimirovna !...

Le gros homme fit un pas en arrière, inclina son énorme masse et sortit rapidement. La porte battit derrière lui...



CHAPITRE DXCII

JUDAS...

— Connaissez-vous cet homme ? demanda Kyra quand elle fut sûre que son hôte était parti.

— C'est le grand révolutionnaire, le prophète du salon de Mme de Cazinoff ?

Kyra passa la main sur son front :

— Il était là depuis plus d'une heure. J'étais si heureuse que ma mère fut couchée... Je ne sais pas pourquoi je ne puis entendre longtemps cet homme.

Elle alla dans un coin de la pièce ouvrir et refermer un tiroir.

Elle revint vers le journaliste, un morceau de papier à la main :

— Je voulais vous donner à lire la dernière lettre de mon frère. Il ne doutait pas, lui...

Le jeune homme prit le papier qu'elle lui tendait et celui-ci lut :

« Il faut éveiller la volonté du peuple. C'est la véritable tâche des vrais agitateurs, la tâche à laquelle il faut sacrifier sa vie. Il faut déraciner et balayer la dégradation de la servitude et les mensonges de l'absolutisme. Ne

comptons pas sur des réformes impossibles : il n'y a rien à réformer... Il n'y a ni institutions, ni légalité ; il n'y a qu'une poignée de fonctionnaires stupidement cruels, peut-être simplement aveugles, contre toute une nation... »

— Ainsi posé, dit Valbert, le problème paraît assez simple. Mais j'ai peur de n'en pas voir la solution.

— Je vais vous dire, fit Kyra, après un instant de réflexion : je sens que vous détestez la révolution... Vous ne la croyez pas légitime. L'idée d'une action révolutionnaire vous fait horreur comme... comme une chose malhonnête...

— C'est un peu cela, dit Valbert, inclinant la tête.

Puis il ajouta :

— Cela ne me paraît pas très facile à vous expliquer. Dans une révolution, ce ne sont pas les plus belles figures qui se montrent au premier plan. Une révolution violente appartient bien vite aux fanatique et aux tyrans masqués d'hypocrisie. Après eux se montrent tous les ratés intellectuels de l'époque. Notez que je ne parle pas des vulgaires coquins qui savent se tailler une belle part. Les natures scrupuleuses et nobles, les généreux et les intelligents peuvent mettre en branle un mouvement, mais ils sont vite dépassés : ils sont les premières victimes de la révolution ; victimes du dégoût, souvent du remords...

— Qu'importe, risposta Kyra, de quelle main viendra la liberté du peuple ? Le vrai progrès viendra plus tard. Et l'on trouvera alors les hommes nécessaires.

« Oui, continua-t-elle, rouvrant la lettre que Valbert lui avait rendue, il existe de tels hommes...

Et elle lut ces mots :

« Des existences pures, nobles, solitaires... »

Jacques Valbert leva interrogativement les sourcils.

— Mon frère s'exprime ainsi, explique-t-elle, en parlant d'un jeune homme qu'il a connu. C'est le seul

homme dont il ait jamais mentionné le nom dans les lettres qu'il m'adressait. Cet homme vient d'arriver à Genève. C'est Ivanovitch qui vient de me l'apprendre.

— Vous avez évidemment un grand désir de rencontrer cet ami de votre frère ?

— Pas ici... Je ne veux pas le rencontrer ici la première fois... Songez-y un peu : un tel ami. Il aura bien quelque chose à me dire... Je veux l'interroger sur notre cher mort... Si ses paroles pouvaient apaiser ma mère...



Le lendemain Jacques Valbert rencontra Mlle Aldinoff sur la promenade des Bastions. Il s'enquit de la santé de la malade et Kyra secoua tristement la tête. Puis, il lui demanda si elle avait enfin rencontré cet ami de son frère :

— Oui, dit-elle d'un ton rêveur.

— Et quelle est votre impression ?

— Mon impression ?... Eh bien, l'on dirait que cet homme a plus souffert de ses pensées que de la fortune adverse. C'est chose naturelle chez un russe !

La jeune fille rêvait ; elle n'écoutait pas les paroles que prononçait son compagnon et celui-ci eut l'impression qu'ils étaient séparés par des milliers de lieues... Aussi cessa-t-il bientôt de parler pour la regarder marcher à ses côtés.

— Quelle profondeur de sentiments ! s'exclama-t-elle tout à coup... Si vous aviez vu sa figure quand Ivanovitch lui a dit que j'étais la sœur d'Aldinoff. Il chancelait positivement et dut s'appuyer contre le mur. Leur amitié devait être une véritable fraternité d'âmes... Je lui ai su gré de cette émotion. Il me tendit alors les deux mains

en un geste de chaleur et d'empressements parfaits et je les saisis et les serrai avec l'impression de retrouver un peu de cet espoir, de ce soutien moral qui me venaient de mon cher mort...

Elle jeta un regard vague sur la promenade et tendit la main à Jacques Valbert ; mais comme il allait la serrer, elle l'éleva en un geste inattendu et la posa sur l'épaule du journaliste. Ses lèvres rouges s'écartaient légèrement, avec une expression de surprise heureuse. Elle regardait vers la porte et dit, très vite :

— Le voilà qui vient !

Un jeune homme s'avancait dans l'allée d'un pas nonchalant. Il s'appuyait sur une canne. Quand il aperçut le couple, il fit une légère pause, puis il reprit sa marche d'un air assuré. D'un geste, Mlle Aldinoff pria Valbert de rester là, tandis qu'elle faisait un pas ou deux à la rencontre de son compatriote.

Le journaliste détourna la tête et ne la releva que lorsqu'il entendit Kyra murmurer le nom de son compagnon :

— Monsieur Ivan Romof.

Elle présenta également le journaliste et ajouta :

— Il était autrefois l'ami de mon pauvre Victor.

Il y avait chez le nouveau venu un air d'intelligence et de distinction très supérieur à la moyenne des exilés russes que le journaliste avait rencontrés. Ses traits étaient nets ; il avait une mâchoire bien dessinée ; des joues pâles et rasées de près ; son nez était un nez et non pas une simple protubérance. Ses cheveux noirs bouclés retombaient sur sa nuque et certainement sous le complet brun, mal ajusté, il y avait des membres vigoureux...

Studieux... robuste... timide...

Telle fut l'impression qu'Ivan Romoff donna au journaliste parisien.

— Je vous remercie d'être venu, dit Kyra ; mais il

est trop tard, je ne puis rester davantage. Il faut que je me sauve.

Ivan Romoff passa le bout de sa langue sur ses lèvres comme un homme altéré et fiévreux. Il prit la main gantée de noir ; tendue vers lui.

Jacques Valbert s'était légèrement écarté et il voyait les deux jeunes gens de profil. Il pensa alors que le visage du russe accusait plus que son âge. Et il pensa à la singulière phrase de Kyra :

— ...plus torturé par ses pensées que par la vie...

La jeune fille s'en fut avec un salut bref à Valbert et un regard profond et amical à son compatriote.

— Voulez-vous que nous marchions un peu... dit le journaliste.

Cette ombre qui pesait sur la plupart des russes en exil, Jacques Valbert en voyait la trace sur ce visage.

— Sans doute, se disait-il, c'est un révolutionnaire farouche ; mais il est jeune, il est peut-être généreux et humain, capable de compassion...

— J'espère, en vous parlant, reprit le journaliste, faciliter votre première entrevue avec Mme Aldinoff et je crois répondre au désir de Kyra. En nous laissant ensemble, elle m'a incitée à vous faire part de la situation particulière dans laquelle ces dames se trouvent...

Le journaliste se tut un instant, attendant une réponse ; mais rien ne vint. Il continua :

— Victor Aldinoff était de vos camarades, de vos amis...

Un tressaillement convulsif secoua le corps du jeune russe. Il se contint.

— Oui... un camarade... un ami... Très bien !

— J'étais présent lorsqu'Ivanovitch parla à Mlle Aldinoff de votre arrivée à Genève et j'ai été témoin de sa joie à la mention de votre nom. Puis elle m'a montré la lettre de son frère et m'a lu les mots qui se rappor-

taient à vous. Il s'est exprimé sur votre compte en de tels termes que vous ne pouvez pas être un étranger pour ces dames...

La tête du jeune homme s'était baissée sur sa poitrine ; il la releva brusquement :

— Faut-il donc que j'aille mentir à cette vieille femme ! s'exclama-t-il.

C'était l'expression d'un sentiment plus poignant et plus complexe que de la colère. Jacques Valbert se sentit troublé.

— Mon Dieu ! La vérité est-elle donc impossible à dire ? Ne pouvez-vous leur apporter aucune consolation ? Ah ! votre Russie est un terrible pays !...

Le russe approcha du visage de Jacques Valbert son visage aux narines furieusement dilatées :

— Vous me demandez... ? Je suppose que cela vous amuse, vous, français... Ecoutez ! Je suis un travailleur. J'étudiais. Oui, j'étudiais ferme. J'avais de l'intelligence... Un russe, ne peut-il pas avoir des ambitions raisonnables ? J'avais en vue un bel avenir... Et vous me voyez ici... Ma vie gâchée...

— Je vois, dit Valbert. Et je suppose que c'est l'affaire Aldinoff qui vous a conduit ici...

Il changea de ton.

— Vous appelez cela l'affaire Aldinoff, ah ! vraiment !... C'est possible !

Il mit la main devant sa bouche, comme pour dissimuler un bâillement. Il y avait sur ses lèvres, lorsqu'il les découvrit, une ombre de sourire.

— Excusez-moi, dit-il. Je n'ai guère dormi depuis trois nuits. J'ai eu beaucoup à écrire.

— Excusez-moi aussi, dit Jacques Valbert ; je m'excuse de vous avoir retenu si longtemps ; mais j'avais pensé que vous auriez pu apporter quelque soulagement

à la mère de votre ami. Mlle Aldinoff avait pensé que son frère aurait pu être livré à la police.

Ivan Romoff s'accota brusquement à la balustrade. Jacques Valbert le regardait fixement et les yeux des deux hommes s'accrochèrent pendant de longues minutes :

— Livré à la police ! s'exclama enfin le russe.

Jacques Valbert n'insista pas. Il comprenait qu'il ne tirerait plus un mot de cet énigmatique jeune homme, tout au moins ce jour-là. Après avoir attendu quelques minutes, il souleva son feutre et s'éloigna d'un pas lent, en proie à de singulières réflexions.

.....

Le courant du fleuve emportait ses eaux profondes en des remous moutonneux... Mais le fleuve, tout entier, aurait pu couler à travers la poitrine d'Ivan Romoff sans parvenir à en balayer l'amas d'amertumes accumulées par le naufrage de sa vie.

— Que signifie cela ? se demandait-il en contemplant le courant impétueux. La vérité ! dire la vérité à cette vieille femme...

Il frissonna. Oui, évidemment, c'était possible ; il pourrait avouer la vérité, toute la vérité...

Il marchait en aveugle, longeant instinctivement le quai qui bordait le port en miniature. Il ralentit le pas. Sa fureur était tombée. A sa droite, au delà des jetées, il voyait les pentes vertes du Petit-Lac, banalement pittoresque, tandis que plus loin, l'eau immobile s'étalait comme une nappe brillante d'étain.

Il poursuivait lentement son chemin, les yeux au sol. Une ou deux personnes durent s'écarter devant lui, étonnées par la profondeur de sa méditation.

— Est-ce que je reculerais ? C'est impossible ! Reculer, maintenant, serait pis qu'un suicide moral, pensait-il. Se pourrait-il que j'aie une conscience conventionnelle.. ?

Il repoussa dédaigneusement cette supposition.

Et, dans ses oreilles, résonnaient encore les accents de Victor Aldinoff :

— Ah ! l'exténuante besogne !...

Puis c'était la voix du conseiller Mikalin :

— Vous m'en dites plus que les juges n'en ont pu savoir... Aldinoff a été jugé par une commission de trois membres. Il n'a absolument rien voulu dire... J'ai ici le compte rendu de l'interrogatoire. Refuse de répondre... refuse de répondre... refuse de répondre... On n'a rien tiré de lui. Vous voyez, on m'a chargé d'instruire cette affaire et il ne m'a rien laissé pour diriger mes recherches. C'est un misérable endurci... Et ainsi, me dites-vous, vous croyez...

Et il entendait aussi sa propre voix, en réponse à celle de Victor Aldinoff :

— Une impulsion mystérieuse vous a amené ici. Vous auriez pu chercher asile ailleurs.. Vous êtes, pour une foule de gens un fils, un frère, un neveu, un cousin, que sais-je ?... Moi, je suis un homme seul, sans autres attaches que des attaches sociales. Avez-vous jamais pensé à ce que peuvent être mes sentiments ? Je n'ai pas de traditions de famille : rien à aimer, rien à haïr... Ma seule tradition, c'est celle de l'histoire. C'est vers le passé national seul que je puis me tourner, ce passé auquel vous, vous voulez soustraire votre avenir... Vais-je me laisser frustrer au bénéfice de vos enthousiasmes, de la seule chose sur quoi puissent s'étayer mon intelligence et mes aspirations vers un sort meilleur. Ne m'en demandez pas

tant... Il me suffit de me préparer au travail... Et qu'obtiendrez-vous d'ailleurs avec ce sang jeté sur la neige?... Je vous le dis, le peuple n'a pas besoin de cela... ce ne sont pas de vains fantômes qu'il lui faut... mais du pain, du travail... des chefs...

— Je vois... avait dit Aldinoff, je vois... je comprends enfin...

Et il était parti... parti vers les sbires qui le guettaient dans la rue, vers l'exécution...

La tête d'Ivan Romoff lui faisait mal.

Toute sa vie brisée... Et, maintenant, cette sale besogne, imposée par le conseiller Mikalin, cette sale besogne, parmi ces exaltés, avec la rancœur définitive... toute l'horreur...

Et aussi... cette vieille femme... cette jeune fille... ces gens qui avaient confiance en lui, comme en l'ami, l'ami intime du martyr...

CHAPITRE DXCIII

DANS GENEVE, VILLE LIBRE..

Lorsqu'Ivan Romoff ne put résister à la tentation de dénoncer Aldinoff, qui s'était si imprudemment confié à lui, M. le conseiller Mikalin venait d'être nommé à la Direction Générale des services de surveillance des Emigrés à l'étranger.

Il devait ce haut emploi à la faveur dont il jouissait auprès de M. de Plehwe et le conseiller en était d'autant plus résolu à pourchasser, où qu'ils puissent se trouver, les révolutionnaires.

C'est alors qu'il avait proposé au jeune homme de s'expatrier.

Il avait entrevu tout de suite qu'il en pouvait tirer, grâce à la situation fausse dans laquelle celui-ci se débattait.

Sans s'en douter, les révolutionnaires eux-mêmes lui avaient mis dans la main un instrument précieux ; ce jeune homme, nanti d'un crédit suffisant pour s'introduire dans les cercles inaccessibles aux espions ordinaires, serait merveilleusement apte à la tâche qu'il désirait lui voir entreprendre.

Le conseiller Mikalin trouvait que c'était là un fait providentiel.

La force du conseiller Mikalin consistait surtout dans son adresse à trouver chez les hommes qu'il utilisait le côté faible de leur nature.

Pour le jeune Romoff on usa de pression autant que de persuasion. On lui fit sentir que, quoiqu'il fit, il restait compromis par ces confidences in-extremis d'Aldinoff. Il ne pouvait échapper à cette impression. Cependant, on ménagea sa susceptibilité : la mission qu'on lui confiait était dangereuse. On avait des raisons de croire que les émigrés russes, réfugiés à Genève, fomentaient un complot très grave. Le conseiller Mikalin sut se montrer éloquent...

Le succès final était lié à l'erreur des révolutionnaires qui attribuaient à Romoff une complicité mystérieuse dans l'affaire de l'attentat contre M. de Plehwe. Cet aveuglement des amis du malheureux Aldinoff feraient du nouvel agent du conseiller Mikalin un homme providentiel, aux antipodes du type ordinaire des agents de la Surveillance à l'Etranger. On cultiva ce filon par une série d'indiscrétions fallacieuses, si bien qu'un soir, un étudiant révolutionnaire crut devoir avertir Ivan Romoff qu'il vivait dans une sécurité trompeuse et qu'on craignait de le voir arrêté...

Romoff pensa que c'était une manière indirecte de le prévenir s'il était temps de partir pour Genève et, en effet, le lendemain, au rendez-vous clandestin qu'il eut avec le conseiller, il apprit qu'il était l'heure de partir...

On donna à son départ l'air d'une fuite très difficile. Le transfuge n'emportait qu'un petit aide-mémoire des personnages à surveiller. Et pour donner plus de vraisemblance encore à son départ impromptu, le jeune homme alla emprunter de l'argent aux étudiants révolutionnaires. Toutes les bourses, naturellement, s'ouvrirent, et